

I – Suétone, *Vie des douze césars, Vie de Caligula III-X*

Germanicus avait épousé Agrippine, fille d'Agrippa et de Julie, et il en eut neuf enfants. Deux d'entre eux moururent en bas âge, et un troisième au sortir de l'enfance. (...). Les autres survécurent à leur père, savoir trois filles, Agrippine, Drusilla et Livilla, nées dans trois années consécutives ; et trois enfants mâles, Néron, Drusus et Caius César. Le sénat, sur les accusations de Tibère, déclara Néron et Drusus ennemis publics. (...)

À vingt et un ans, il fut appelé à Caprée par Tibère, et dans un même jour il prit la toge et se fit raser la barbe, sans recevoir aucun des honneurs qui avaient accompagné ses frères à leur entrée dans le monde. Il n'y eut sorte de pièges qu'on ne lui tendit pour lui arracher des plaintes ; mais il ne s'y laissa jamais prendre. Il ne parut pas s'apercevoir du malheur des siens, comme s'il ne leur fut jamais rien arrivé, et dévorait ses propres affronts avec une dissimulation incroyable. Sa complaisance pour Tibère et pour ceux qui l'entouraient était telle que l'on a dit de lui, avec raison, qu'il n'y avait point eu de meilleur valet ni de plus méchant maître.

II - Suétone, *Vie des douze césars, Vie de Caligula XXIV*

Il entretenait un commerce criminel avec toutes ses soeurs. À table, il les faisait placer tour à tour au-dessous de lui, tandis que sa femme était au-dessus. On croit qu'il abusa de Drusilla, lorsqu'il portait encore la robe prétextée. On prétend même qu'il fut surpris avec elle par son aïeule Antonia chez laquelle on les élevait tous deux. Bientôt il l'enleva à Lucius Cassius Longinus, personnage consulaire, à qui elle était mariée, et la traita publiquement comme son épouse légitime. Dans une maladie, il l'institua héritière de ses biens et de l'empire ; et, lorsqu'elle mourut, il ordonna une suspension générale de toutes les affaires. Pendant ce temps, ce fut un crime capital que d'avoir ri, d'avoir été au bain, ou d'avoir mangé avec ses parents, sa femme ou ses enfants. Ne pouvant résister à sa douleur, il s'échappa la nuit de Rome, traversa la Campanie, se rendit à Syracuse, et en revint brusquement, laissant croître sa barbe et ses cheveux. Dans la suite, il ne jura jamais que par le nom de Drusilla, même dans les affaires les plus importantes et en parlant au peuple ou aux soldats. Il n'eut pour ses autres soeurs ni un amour aussi vif ni de pareils égards : il les prostitua souvent à ses compagnons de débauche. Aussi n'eut-il aucune peine à les condamner à l'exil comme complices de la conjuration de Lepidus et comme adultères.

III - Dion Cassius, *Histoire romaine*, 59, 11

Drusilla eut pour mari M. Lépidus, mignon et amant à la fois de l'empereur, mais Caius aussi avait commerce avec elle : à sa mort, qui arriva alors, son mari fit son éloge et son frère l'honora d'une sépulture aux frais de l'État : les soldats prétoriens avec leur chef, ceux des chevaliers qui servaient dans l'armée, défilèrent autour de son tombeau (...) : elle eut une place parmi les immortels ; elle fut représentée en or dans la curie ; la statue de Vénus, sur le Forum, reproduisit Drusilla dans une figure

de grandeur égale à celle de la déesse et qui devait recevoir les mêmes hommages ; on lui bâtit une chapelle particulière, et vingt prêtres, hommes et femmes, furent attachés à son culte ; (...). On lui donna alors le nom de Panthée, et elle obtint les honneurs divins dans toutes les villes. Un sénateur, Livius Géminius, jura qu'il l'avait vue monter au ciel et prendre rang parmi les dieux, appelant la malédiction sur lui-même et sur ses enfants, s'il mentait, et invoquant le témoignage des autres dieux et celui de Drusilla elle-même ; il reçut deux cent mille drachmes pour cette attestation. Tels furent les honneurs décernés par Caius à Drusilla ; (...). Tout le monde était pareillement accusé, soit qu'on se fût réjoui, parce qu'on avait montré du contentement, soit qu'on eût par quelque acte témoigné de la peine ; c'était un crime de ne pas la pleurer, car elle était femme, et de la pleurer, parce qu'elle était déesse.

IV - Albert Camus, *Caligula*, Acte I sc. 1

PREMIER SÉNATEUR : Il n'est pas encore revenu ?

DEUXIÈME SÉNATEUR : Non.

TROISIÈME SÉNATEUR : On l'a recherché dans toute la campagne. Des courriers sont partis.

DEUXIÈME SÉNATEUR : Voilà déjà trois jours qu'il s'est enfui.

PREMIER SÉNATEUR : Oui, je l'ai vu passer. Il avait le regard d'une bête blessée.

DEUXIÈME SÉNATEUR : C'est inquiétant.

PREMIER SÉNATEUR : Non, tous les jeunes gens se ressemblent.

TROISIÈME SÉNATEUR : Bien entendu. L'âge efface tout.

DEUXIÈME SÉNATEUR : Vous croyez ?

TROISIÈME SÉNATEUR : Mais oui. Les peines d'amour ne durent pas.

PREMIER SÉNATEUR : Il oubliera.

DEUXIÈME SÉNATEUR : C'est vrai. Une de perdue, dix de retrouvées.

TROISIÈME SÉNATEUR : Êtes-vous capables de souffrir plus d'un an ?

PREMIER SÉNATEUR : Moi, non.

TROISIÈME SÉNATEUR : Personne n'a ce pouvoir.

DEUXIÈME SÉNATEUR : Heureusement, la vie serait impossible.

TROISIÈME SÉNATEUR : Vous voyez bien. Tenez, moi, j'ai perdu ma femme l'an passé. J'ai beaucoup pleuré. Et puis j'ai oublié. De temps en temps, j'ai de la peine. Mais surtout quand je pense qu'elle m'a laissé seul.

PREMIER SÉNATEUR : C'est naturel.

*Entrent Cherea et Hélicon.*

## Scène 2

PREMIER SÉNATEUR : Alors ?

CHEREA : Toujours rien.

TROISIÈME SÉNATEUR : Il reviendra bien.

CHEREA : Mais est-ce bien lui qui reviendra ?

TROISIÈME SÉNATEUR : Qu'est-ce que tu veux dire ?

CHEREA : Rien.

HÉLICON : De toute façon, ne nous affolons pas.

DEUXIÈME SÉNATEUR : Mais oui.

HÉLICON : Ne nous affolons pas. C'est l'heure du déjeuner.

CHEREA : Nous n'avions pas besoin de cela. Caligula était l'empereur idéal. Après Tibère, la nécessité s'en faisait sentir.

PREMIER SÉNATEUR : Oui. Personne comme Caius n'a montré tant de grandeur et de noblesse dans les sentiments.

TROISIÈME SÉNATEUR : Mais enfin, qu'avez-vous ? Cela ne l'empêchera pas de continuer. Il aimait Drusilla, d'accord. Mais tout de même ! C'était sa sœur après tout. Coucher avec sa sœur, c'est déjà exagéré. Mais faire une maladie parce qu'elle est morte, c'est nettement abusif.

DEUXIÈME SÉNATEUR : Oui. Et si la raison d'État peut admettre l'inceste, elle doit être sans pitié s'il se retourne contre l'État lui-même.

CHEREA : Bon, bon. Nous ne sommes pas au sénat. Chacun sait, Patricius, que si ta sœur n'était pas si laide, tu n'aurais pas tant de vues ingénieuses sur la raison d'État.

#### V - Suétone, *Vie des douze césars, Vie de Caligula, XXXVIII*

Quand il se vit dans la disette et l'indigence, il eut recours aux rapines et imagina un nouveau genre de chicanes, d'enchères et d'impôts. (...) Il cassa, comme ingrats, les testaments des centurions primipilaires qui, depuis le commencement du règne de Tibère, n'avaient institué héritiers ni ce prince ni lui-même. (...) L'alarme qu'il répandit fit que des inconnus l'inscrivirent publiquement, comme héritier, au nombre de leurs amis, et des parents au nombre de leurs enfants. Alors il les traitait de mauvais plaisants qui s'obstinaient à vivre encore après leur déclaration, et il y en eut beaucoup auxquels il envoya des friandises empoisonnées. Il ne jugeait les causes qu'après avoir fixé le prix du jugement, et il levait l'audience quand il l'avait reçu. Impatient au dernier point, un jour il condamna par un même arrêt plus de quarante accusés poursuivis pour divers crimes, et, au réveil de Césônia, il se vanta du grand travail qu'il avait fait pendant sa méridienne.

#### VI - Albert Camus, *Caligula*, Acte I sc. 6 et 7

L'INTENDANT : (*d'une voix mal assurée*) Nous... nous te cherchions, César.

CALIGULA : (*d'une voix brève et changée*) Je vois.

L'INTENDANT : Nous... c'est-à-dire...

CALIGULA : (*brutalement*) Qu'est-ce que vous voulez ?

L'INTENDANT : Nous étions inquiets, César.

CALIGULA : (*furieux, s'avançant vers lui*) De quel droit ?

L'INTENDANT : Eh heu... (*Inspiré soudain et très vite.*) Enfin, de toute façon, tu sais que tu as à régler quelques questions concernant le Trésor public.

CALIGULA : (*pris d'un rire inexorable*) Le Trésor ? Mais c'est vrai, voyons, le Trésor, c'est capital, ça.

L'INTENDANT : (*tout heureux*) Mais oui, César, mais oui.

CALIGULA : (*toujours riant, à Césônia*) N'est-ce pas, ma chère, c'est très important le Trésor ?

CÆSONIA : (*doucement*) Non Caligula, pas encore.

CALIGULA : Mais c'est que tu n'y connais rien ! Le Trésor est d'un intérêt puissant. Tout est important : les finances, la moralité publique, la politique extérieure, l'approvisionnement de l'armée et les lois agraires ! Tout est capital, te dis-je. Tout est sur le même pied, la grandeur de Rome et tes crises d'arthritisme. Ah ! je vais m'occuper de tout cela. Écoutez-moi un peu.

L'INTENDANT : Nous t'écoutons.

*Les Sénateurs s'avancent*

CALIGULA : Tu m'es fidèle, n'est-ce pas ?

L'INTENDANT : (*d'un ton de reproche*) César !

CALIGULA : Eh bien, j'ai un plan. Nous allons bouleverser l'économie politique en deux temps. Je vais te l'expliquer, intendant... quand les sénateurs seront sortis.

*Les Sénateurs sortent.*

#### Scène 7

*Caligula s'assied près de Césônia, et entoure sa taille.*

CALIGULA : Écoute bien. Premier temps : tous les sénateurs, toutes les personnes de l'Empire qui disposent de quelque fortune – petite ou grande, c'est exactement la même chose – doivent obligatoirement déshériter leurs enfants et tester sur l'heure en faveur de l'État.

L'INTENDANT : Mais César...

CALIGULA : Je ne t'ai pas encore donné la parole. À raison de nos besoins, nous ferons mourir ces personnages dans l'ordre d'une liste établie arbitrairement. À l'occasion, nous pourrions modifier cet ordre – toujours arbitrairement. Et nous hériterons.

CÆSONIA : (*se dégageant*) Qu'est-ce qui te prend ?

CALIGULA : (*imperturbable*) L'ordre des exécutions n'a en effet aucune importance. Ou plutôt ces exécutions ont une importance égale, ce qui entraîne qu'elles n'en n'ont point. D'ailleurs, ils sont aussi coupables les uns que les autres. (*Rudement, à l'Intendant.*) Tu exécuteras ces ordres sans délai. Les testaments seront signés dans la soirée par tous les habitants de Rome, dans un mois au plus tard par tous les provinciaux. Envoie des courriers.

L'INTENDANT : (*de plus en plus abruti*) César, tu ne te rends pas compte.

CALIGULA : Non, c'est toi. (*Avec violence.*) Écoute-moi bien. Si le Trésor a de l'importance, alors la vie humaine n'en a pas. J'ai décidé d'être logique. Vous allez voir ce que la logique va vous coûter. J'ai le pouvoir. J'exterminerai les contradicteurs et les contradictions. S'il le faut, je commencerai par toi. Ton premier mot pour saluer mon retour a été le Trésor. Je te le répète, on ne peut pas mettre le Trésor et la vie humaine sur le même plan. Augmenter l'un, c'est démonétiser l'autre. Toi, tu as choisi. Moi, j'entre dans ton jeu. Je joue avec tes cartes.

(*Un temps - avec calme.*) D'ailleurs mon plan par sa simplicité est génial. Tu as trois secondes pour disparaître. Je compte : un...

*L'Intendant disparaît.*

#### VII - Suétone, *Vie des douze césars, Vie de Caligula*, LIV-LVI

Enthousiaste du chant et de la danse, il ne pouvait s'empêcher, dans les spectacles, d'accompagner la voix de l'acteur et d'imiter publiquement ses gestes et ses pas en les approuvant ou en les réformant. (...) Une fois, à la seconde veille, il fit venir dans son palais trois personnalités consulaires. Ils arrivèrent en redoutant les plus affreux malheurs. Caius les plaça sur l'avant-scène, et tout à coup, au bruit retentissant des flûtes et des pédales, il s'élança sur le théâtre, vêtu d'un manteau et d'une longue robe, et, après avoir dansé, il se retira. (...)

La veille des jeux du cirque, il ordonnait à des soldats d'imposer silence à tout le voisinage pour que rien ne troublât le repos de son cheval Incitatus. Il lui fit faire une écurie de marbre, une crèche d'ivoire, des housses de pourpre et des licous garnis de pierres précieuses. Il lui donna un palais, des esclaves et un mobilier, afin que les personnes invitées en son nom fussent reçues plus magnifiquement. On dit même qu'il voulait le faire consul.

Au milieu de tant d'extravagances et d'excès, la plupart ne manquèrent pas de courage pour l'attaquer. Mais une ou deux conspirations furent découvertes ; et, tandis que leurs concitoyens hésitaient, faute d'occasion, deux Romains se concertèrent, et mirent leur projet à exécution, après s'être ménagé des intelligences avec les plus puissants de ses affranchis, et avec les préfets du prétoire, qui, ayant été désignés, quoique à tort, comme complices dans une conjuration, sentaient que depuis ce moment ils étaient devenus odieux et suspects. (...) On résolut de l'attaquer à midi au sortir d'un spectacle qui devait avoir lieu dans son palais. Cassius Chéréa, tribun de la cohorte prétorienne, demanda à porter le premier coup. Il était déjà vieux, et Caius avait coutume de lui prodiguer toutes sortes d'outrages, en le traitant de mou et d'efféminé. Quand il venait lui demander le mot d'ordre, il répondait "Priape" ou "Venus". Quand il le remerciait pour une raison quelconque, il ne lui présentait sa main à baiser qu'en lui imprimant une attitude et un mouvement obscènes.

#### VIII - Albert Camus, *Caligula*, Acte II sc. 2

CHEREA : Comme vous êtes pressés. Où courez-vous ?

DEUXIÈME SÉNATEUR : (*indigné*) Au palais !

CHEREA : J'ai bien compris. Mais vous croyez qu'on vous laissera entrer ?

DEUXIÈME SÉNATEUR : Il ne s'agit pas de demander la permission.

CHEREA : (*toujours marchant, va s'asseoir sur un coin de la table renversée*) Et vous croyez que c'est aussi facile que ça ? Qu'un homme va mourir parce que vous avez peur ?

DEUXIÈME SÉNATEUR : Que fais-tu là, sinon ? Il a couché avec ta femme, je crois.

CHEREA : Il n'y a pas grand mal. Elle m'a dit qu'elle y avait pris du plaisir. (*Un temps.*) Lui aussi, selon toute probabilité.

LE CHEVALIER : Si tu n'es pas avec nous, va-t'en. Mais tiens ta langue.

CHEREA : Mais je suis avec vous. Moi aussi, je veux que Caligula soit tué.

UNE VOIX : Assez de bavardages.

CHEREA : (*se redressant, soudain sérieux*) Oui, assez de bavardages. Je veux que les choses soient claires. Si j'avais la puissance de Caligula, j'agis comme lui puisque j'ai sa passion. Mais sur un point, je ne suis pas d'accord avec vous. Si Caligula est dangereux, s'il vous fait la vie insupportable, ce n'est point par ses gestes obscènes, ses cruautés et ses assassinats. (*Ambigu.*) Mais c'est par une passion plus haute et plus mortelle.

UNE VOIX : Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

CHEREA : Cette histoire, bel anonyme, la voici. Par Caligula et pour la première fois dans l'histoire, la poésie agit et le rêve rejoint l'action. Il fait ce qu'il rêve de faire. Il transforme sa philosophie en cadavres. Vous appelez ça un anarchiste. Et lui croit être un artiste. Mais dans le fond c'est la même chose. Moi (il faut bien que je parle de moi), je suis avec vous – avec la société. Non par goût. Mais parce que je n'ai pas le pouvoir et que vos hypocrisies et vos lâchetés me protègent plus sûrement que les lois les plus équitables. Tuer Caligula, c'est établir ma sécurité. Caligula vivant, je suis tout entier livré à l'arbitraire et à l'absurde, c'est-à-dire à la poésie. (*Il les regarde – et d'un ton pénétré.*) Je vois sur vos visages déplorables la sueur de la peur. Moi aussi, j'ai peur. Mais j'ai peur de ce lyrisme inhumain auprès de quoi ma vie n'est rien. Ce monstre nous dévore, je vous le dis. Qu'un seul être soit pur, dans le mal ou dans le bien, et notre monde est en danger. (*Un temps.*) Voilà pourquoi Caligula doit mourir.

DEUXIÈME SÉNATEUR : (*sautant sur un banc*) Je ne te comprends pas très bien. Mais je suis avec toi quand tu dis que les bases de notre société sont ébranlées. Pour nous, n'est-ce pas, vous autres, la question est avant tout morale. La famille tremble. Le respect se perd. Rome tout entière est livrée au blasphème. Conjurés, la vertu nous appelle au secours. Nous sommes le parti de l'honneur et de la propreté. Et ce sont les principes sacrés de l'ordre et de la famille que nous avons à défendre. Conjurés, accepterez-vous enfin que les sénateurs soient contraints chaque soir de courir autour de la litière de César ?

LE VIEUX SÉNATEUR : Permettez-vous qu'on les appelle « petite femme » et qu'avec le doigt...

UNE VOIX : Qu'on leur enlève leur femme ?

UN AUTRE : Et leur argent ?

CLAMEUR GÉNÉRALE : « Non. »

DEUXIÈME SÉNATEUR : Cherea, tu as bien parlé. Tu as bien fait aussi de nous calmer. Il est trop tôt pour agir. Le peuple aujourd'hui encore serait contre nous. Il n'est pas nécessaire de faire périr un bourreau s'il faut payer ensuite cette exécution de sa propre vie. Veux-tu guetter avec nous le moment de conclure ?

CHEREA : Oui. Laissons continuer Caligula. Poussons-le dans cette voie. Organisons sa folie. Un jour viendra où il sera seul devant un empire plein de morts ou de parents de morts.

*Clameur générale. — Trompettes au-dehors. — Silence puis, de bouche en bouche, un nom : « Caligula. »*

IX - Dion Cassius, *Histoire romaine* 59, 20

Voici comment la chose s'exécuta. Caius célébrait une fête sur le Palatin et donnait un spectacle ; pendant ce temps, il mangeait et buvait lui-même et traitait les autres ; Pomponius Secundus, alors consul, portait les mets à sa bouche, assis aux pieds du prince, et se baissant à chaque instant pour les embrasser. Lorsqu'ensuite Caius voulut danser et jouer la tragédie, Chéréas et les conjurés n'attendirent plus ; mais, observant le moment où Caius sortait du théâtre pour regarder des enfants des plus nobles familles de la Grèce et de l'Ionie, qu'il avait fait venir pour chanter un hymne composé en son honneur, ils le tuèrent dans un passage étroit où ils le saisirent. Caius étant tombé, aucun de ceux qui étaient présents ne conserva plus de retenue, on perça cruellement son cadavre de coups ; quelques-uns allèrent même jusqu'à manger de sa chair. Sa femme et sa fille furent immédiatement égorgées.

X - Albert Camus, *Caligula*, Acte IV sc. 11

*Il tourne sur lui-même, hagard, va vers le miroir, le tourne vers lui.*

CALIGULA : Caligula ! Toi aussi, toi aussi, tu es coupable. Alors n'est-ce pas, un peu plus, un peu moins. (*Un temps.*) Comprendront-ils jamais ? Ils me jugent et tu me juges. Comme je t'admire de pouvoir juger. (*Avec tout l'accent de la détresse, se collant, se pressant contre le miroir.*) Tu vois ! Hélicon n'est pas venu ! Je n'aurai pas la lune ! Et voilà que j'ai peur. Ah ! si tu savais cette abjection du cœur, ce dégoût et cette vomissure quand après avoir méprisé les autres, on se sent dans l'âme la même lâcheté et la même impuissance. La lâcheté ! Mais cela ne fait rien. La peur ne dure pas non plus. Je vais retrouver ce grand vide où l'âme s'apaise. Tu es empereur, comme c'est beaucoup. Je ne suis rien et c'est bien peu. Rien, Caligula, Rien. Je suis vide et creux comme un arbre sec. Ils disent, tu dis aussi, que j'ai le cœur dur. Mais non et tu sais bien qu'il ne peut pas être dur puisque à l'endroit où il devrait exister, je n'ai rien - qu'un grand trou vide où s'agitent les ombres de mes passions. (*Il recule un peu et passe ses mains sur son visage. Il revient vers le miroir, se contemple et s'agenouille devant lui. Il semble plus calme. Il recommence à parler, mais d'une voix plus basse et plus concentrée.*) Tout a l'air si compliqué. Tout est si simple pourtant. Si j'avais eu la lune, ou Drusilla, ou le monde, ou le bonheur, tout serait changé. Tu le sais, Caligula, que je pourrais être tendre. La tendresse ! Mais où en trouver qui suffise à ma soif ? Quel cœur aurait pour moi la profondeur d'un lac ? (*Il commence à pleurer lentement.*) Rien dans ce monde ni dans l'autre qui soit à ma mesure. Je sais pourtant et tu le sais aussi (*Il tend ses mains vers le miroir en pleurant.*), qu'il a suffi

d'un être, qu'il suffirait que l'impossible soit. L'impossible ! Je l'ai cherché aux limites du monde, aux confins de moi-même. J'ai tendu mes mains. (*Criant.*) Je tends mes mains et c'est toi que je rencontre, toujours toi comme un crachat en face de moi. Toi, devant l'huile brillante et douce des étoiles - toi, dans un soir comme ce soir - et je suis pour toi plein de haine - et tu m'es comme une blessure que je voudrais déchirer de mes ongles pour que le sang et le pus mêlés à ma vie en sortent à gros bouillons. Cette nuit est lourde ! Hélicon n'est pas venu. Coupable en face d'une image de coupable ! Cette nuit est lourde comme la douleur humaine ! (*Des bruits d'armes et des chuchotements s'entendent en coulisse. Il se relève, prend un siège et approche en soufflant du miroir. Il s'observe, simule un bond en avant et devant le retrait de son double dans la glace, lance son siège à toute volée en hurlant.*) À l'histoire, Caligula, à l'histoire ! (*Le miroir se brise et dans le même moment, par toutes les issues, entrent les conjurés en armes. Caligula leur fait face et éclate d'un rire sauvage. Le premier, d'un bond, Cherea est sur lui et le frappe de son poignard, trois fois en pleine figure. Le rire de Caligula se transforme en hoquets. Tous frappent hâtivement et en désordre. Dans un dernier hoquet, Caligula, riant et râlant, hurle.*) Je suis encore vivant !

*Rideau.*

- (I) N'y a-t-il pas dans ce passage de Suétone des éléments qui disculpent Caligula ? L'historien les reconnaît-il comme tels ?
- (II-III) Les informations de Suétone et Dion Cassius sont-elles concordantes ? sur quel point ? Quelle différence majeure apparaît ?
- (II-IV) Quel est le jugement que portent Suétone et Dion Cassius sur la prétendue relation entre Caligula et Drusilla ? Est-ce la même image qui se dégage de la scène de Camus ?
- (V, VI) Sur quel point les deux versions de ces faits concordent-elles ? Sur quel plan se distinguent-elles ?
- (VII, VIII) Quels sont les motifs de l'assassinat dans les deux textes ? Quelle est l'ambiguïté de Chéréa chez Camus ?
- (IX, X) Quelles ressemblances et quelles différences entre les deux récits ?